

## AVANT-PROPOS

Surréalisme belge, surréalisme en Belgique, jamais la nuance n'aura été si tenue tant l'activité de Paul Nougé et de ses complices – au premier rang desquels figurent René Magritte ou Marcel Mariën – se distingue de celle, strictement contemporaine, du groupe parisien.

Nés l'année même de la parution du *Manifeste du surréalisme* d'André Breton, les tracts de *Correspondance*, première manifestation du groupe bruxellois, s'en différencient d'emblée par leur méthode subtile, leur ton allusif et leur volonté de discrétion allant jusqu'à l'anonymat, caractérisant les entreprises subversives d'un petit groupe d'hommes ayant longtemps refusé l'étiquette « surréaliste » avant de s'y résoudre « pour les commodités de la conversation ».

L'examen de l'image, du langage, des sens ou des sons, à l'égard desquels la plus grande défiance vient s'exercer, constitue pour Nougé et ses complices un préalable au seul objet acceptable dans l'activité créatrice, la transformation radicale du monde, rejetant l'art et la littérature comme fin en soi. De là cette particulière attention portée au quotidien, aux objets qui le constituent, aux mots qui le désignent, premiers éléments tangibles du monde, caractéristiques de l'œuvre de Magritte et des écrits de Nougé.

L'activité surréaliste en Belgique a fait l'objet de nombreux ouvrages et de nombreuses expositions, aux bonheurs divers. La personnalité de Magritte, la reconnaissance internationale, bien que tardive, de son œuvre ont longtemps éclipsé la personnalité des autres membres du groupe dont on s'applique plus volontiers aujourd'hui à évaluer le rôle et l'apport en leur diversité. Les ouvrages traitant de ce thème ont systématiquement cantonné leurs recherches aux années cinquante et, à lire leurs auteurs, il apparaîtrait que cette activité dans sa diversité – sa dispersion diront certains – prend fin au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, la « fortune » de Magritte impliquant un affaiblissement supposé du mouvement, quand ce n'est pour d'autres sa disparition.

« Je suis pour ma part, non moins excédé de voir mon activité et plus encore, l'activité surréaliste prises seulement en considération dans l'intervalle des deux guerres. Tout se passe comme si nous nous étions tus, ou comme si rien n'avait levé depuis lors », s'indignait déjà André Breton dans une lettre à René Magritte<sup>1</sup>. Si quelques ouvrages ont depuis peu amplifié le champ des recherches pour la France, semblable justice doit encore être rendue pour ce qui concerne le surréalisme en Belgique. Ainsi André Souris, unique invité belge – il vit alors en France – aux entretiens sur le surréalisme de Cerisy en 1966, limite-t-il son intervention *Paul Nougé et ses complices*<sup>2</sup>, premier essai de définition de l'activité surréaliste en Belgique, à l'année 1936, date de son exclusion qu'il tait cependant. Et, s'il cite « un surréaliste de la grande espèce qui nous reste encore dans l'actuelle génération, je parle de Mariën [...] »<sup>3</sup> c'est, pressé par la question d'un des participants, pour lui attribuer officiellement la paternité du tract *Grande Baisse* visant René Magritte, sans évoquer toutefois la relève qu'il a pourtant cautionnée en signant en 1964 *Vous voyez avec votre nombril*, qui constitue implicitement la relance du groupe surréaliste en Belgique par une plus jeune génération.

Ainsi José Vovelle dans *Le Surréalisme en Belgique*<sup>4</sup>, premier ouvrage publié sur ce thème en 1972 écrit-elle : « En fait, depuis 1950, l'histoire générale du mouvement

1. André Breton, lettre à René Magritte, 30 octobre 1961. Archives de l'Art contemporain en Belgique, inv. 480.

2. André Souris, Paul Nougé et ses complices, dans Ferdinand Alquié (dir.), « Entretiens sur le surréalisme », *Décades du Centre culturel international de Cerisy-la-Salle*, 10-18 juillet 1966 ; nouvelle série n° 8, Paris - La Haye, Mouton & Co, 1968, p. 432-454.

3. Ibid., p. 453.

4. José Vovelle, *Le Surréalisme en Belgique*, Bruxelles, André De Rache Éditeur, 1972.

5. Ibid., p. 58.

6. Ibid., p. 60.

surréaliste en Belgique se confond avec Magritte »<sup>5</sup>, nuancé néanmoins son propos en évoquant la « survie du surréalisme en Belgique à travers l'activité de Tom Gutt et de ses amis [...] »<sup>6</sup>. Quant à Gérard Durozoi dans son ouvrage *Histoire du mouvement surréaliste*<sup>7</sup>, l'un des derniers parus sur le sujet, il n'offre à la différence du surréalisme en France qu'une vision incomplète de l'activité en Belgique, en limitant l'étude à l'exposition « Surréalisme » de la galerie des éditions La Boétie en 1945 : s'il évoque brièvement la revue *Edda* de Jacques Lacomblez, Mariën et Nougé ne sont plus cités qu'à titre de collaborateurs de revues diverses.

Certes, la perspective historique est nécessaire pour une meilleure compréhension de l'histoire et de l'art d'un siècle dont les mouvements, les réseaux, les revues et les composantes se compliquent en s'approchant de son terme. Certes, les thèses énoncées par le surréalisme ne pouvaient rester le privilège d'un petit groupe, nombre de personnalités étant venues s'en inspirer pour n'en emporter souvent qu'une part, la confrontant à leur travail préalable. L'absence d'un « manifeste » du surréalisme en Belgique énoncé par ceux qui en furent les acteurs – la parfaite cohérence des textes de Paul Nougé et les écrits de René Magritte le rendant superflu – n'ayant pas été sans amener les pilleurs, outre les historiens ou les critiques d'art, qui dans leurs commentaires, interprétations, voire exégèses ont souvent à l'envi brouillé les cartes. Enfin, l'arrivée en Belgique comme en France d'une nouvelle génération n'ayant pas connu l'époque « héroïque » du surréalisme, ayant subi d'autres influences et conçu d'autres intérêts, a accentué cette confusion.

Ce constat mena Marcel Mariën à publier en 1979 ce que l'on peut tenir comme l'ouvrage le plus complet paru sur le sujet, *L'Activité surréaliste en Belgique 1924–1950*, l'acteur devenant alors historien, attitude selon lui pourtant absolument incompatible avec sa qualité de surréaliste, procédant par la reproduction exhaustive de documents pour réduire l'interprétation et offrant, outre un développement chronologique, une bibliographie jamais établie jusque-là. Alors que je lui demandais la raison du choix de ce laps, vingt-six ans, quand à l'évidence sans désespérer, pour paraphraser Nougé, l'expérience continuait, il me répondit que, outre des contraintes éditoriales, il était par trop présent après 1950, ajoutant dans un sourire que j'en écrirais bien un jour la suite. Ce que je pris d'abord pour une boutade – ma réponse fut sans doute de cet ordre – se réalise aujourd'hui, et à mon étonnement, vingt ans après, cette fois pour paraphraser Dumas.

Dans sa diversité, en ses composantes et sa complexité, l'activité surréaliste s'est maintenue ici et là et les pages qui suivent se proposent d'en établir le relevé le plus complet, en s'attachant principalement aux documents parus, aux expositions et aux faits de la période envisagée. Loin d'être les seules preuves attestant d'une poursuite de l'activité surréaliste en Belgique, ces documents, ces tracts ou ces revues confirment cependant le maintien d'une activité collective qui fut l'une des constantes du surréalisme d'où qu'il soit, la cooptation, cette forme particulière de reconnaissance et de légitimation – même temporaire – qui caractérise le surréalisme, n'en constituant pas la moindre des caractéristiques. Souvent, et jusque dans la dissidence, ces témoignages viennent démentir, voire démasquer « ce qu'on appelle maintenant « l'école surréaliste », soit une certaine forme de littérature et de peinture prétendument oniriques, qui se proposent d'inventorier l'inconscient et d'en fixer le bruyant désordre »<sup>8</sup>. Comme avant, « l'expérience continue », devançant l'histoire et le commentaire, si bien que « même employé à tout propos et hors de propos, le mot surréalisme continue de faire tache d'huile. Et à même le feu. »<sup>9</sup>

7. Gérard Durozoi, *Histoire du mouvement surréaliste*, Paris, Hazan, 1977.

8. Marcel Mariën, *L'Activité surréaliste en Belgique 1924–1950*, Bruxelles, Lebeer-Hossmann, 1979, p. 31.

9. *Ibid.*, p. 29.

# L'EXPÉRIENCE CONTINUE

PAUL NOUGÉ

Ton corps creux résonne  
si l'on tombait dans l'immensité  
piège azur  
si bien tendu  
Bouche fermée  
Je n'ai rien dit que tu ne saches.

★

## LES SONS ET LES SIGNES

1

### *Toutes les raisons*

perfide parce que bleue  
vive parce que brève  
certaine parce que rêve  
légère légère  
comme le feu.

2

### *Le voyageur*

Un homme abandonne son corps endormi.  
Il s'avance au travers du sommeil.  
Il marche sur les eaux, sur des villes et sur les cam-  
pagnes, sur les jeux de la lumière et de la nuit.  
Il marche sans la rompre sur la chaîne délicate des sai-  
sons et des pensées les plus ténues.  
Il s'avance vers un visage de chair que ses lèvres de  
chair ne rencontreront pas.

3

### *Rien dans les mains*

A la limite des limites, un peu au-delà, à la fin des fins,  
au matin des matins, la terre vient de finir, le dernier  
visage se ferme sans bruit, personne ne se retrouve.

4

### *Menaces quotidiennes*

miroir fermé  
piège d'acier  
coiffe d'osier

la tête s'y prend  
les mains et les dents  
et la lueur des yeux armés

5

### *Au temps de l'alphabet*

des pieds des mains pour rire  
mais les yeux pour pleurer

un bel oiseau se mire  
des pieds des mains pour rire  
la nuit vient à tomber

le pied boitera  
la main sèchera  
le monde mourra  
mais moi moi moi...



Grain de sable gorge de miel  
balam balam  
et cirque en ciel



*Chansons*

1

le la les  
que tu cherchais

les le la  
oui oui c'est toi

le la les  
si tu savais

les le la  
tu la perdras

les le la

2

je te connais  
tu me connais  
mais tu rencontres Berthe  
qui te connaît  
qui me connaît  
que tu ne connais pas  
que tu ne connais pas  
que tu ne connais pas  
.....



Applaudissez à vos succès  
aggravez les difficultés  
retournez les questions  
imaginez de fortes réponses  
divertissez-vous de vos dix doigts.

En ce temps-là j'éclairais l'escalier  
je brûlais les fauteuils  
je déchirais les robes  
j'ouvrais grandes les fenêtres  
les livres s'en allaient dans le paysage.

J'ai calqué de beaux dessins impurs  
j'ai croqué le marmot  
j'ai trinqué avec mes amis  
j'ai trinqué seul avec la nuit  
j'inventais avec ferveur  
sans m'appliquer à écrire.

Mais le potier pétrit la terre  
le malade s'évanouit de faiblesse  
le vigneron remplit ses tonneaux  
l'humidité pourrit les bois  
l'encre noircit les doigts  
et les vertus de la paresse  
le puits tari de la détresse  
votre cœur saignant de joie.



Je dis bouteille et tu réponds visage  
je dis soleil et tu réponds morsure  
je dis mensonge et tu réponds plumage  
je dis merveille et tu réponds ramure.

★

Femme  
subtile  
et savante  
plus riche  
que le peintre  
qui peint pour  
l'avenir  
elle sait pour  
la parure fragile  
et merveilleuse de  
l'heure qui vient  
répandre les trésors  
de son âme inventive

★

Distraite à la rumeur d'une oblique pensée  
Droite en son corps pur  
Habité d'obscurs soleils  
Elle plonge étrangement fermée  
A tout ce qui n'est pas jeu du sang sur la terre

★

Discours arachnéen  
qui te retient captive  
bouche sanglante et grave  
et sans cesse attentive  
au frisson d'un ciel clair  
qui t'inonde de bleu

★

Allons! dévêtons la statue  
et que du marbre impur  
l'obscur chair délivrée  
jaillisse et brûle  
d'attentes saturée  
et de désirs mortels  
plus purs que l'éclair

★

Chaude obscure saison  
aromatique peine  
une mate chanson funèbre  
s'avance s'éloigne  
à travers les ténèbres  
plus douce à ses seins nus  
que le corps de l'amante  
au cœur de l'été

★

### *Allégorie*

Sable blanc pour marée verte  
elle n'a pas compté les cheveux du vent  
elle s'est fait une robe changeante  
de l'eau amère qui nous ressemble  
de pierres de linges et de vaisseaux  
d'appels de charmes et de défaites  
et jusqu'au faîte  
d'un arbre changeant comme sa robe d'années  
elle monte elle monte de toute éternité

★

Au cœur sombre de mon hiver  
Je vous nomme mes amies  
Sans connaître votre histoire

Marquise Thaïs Directoire  
Sibéria Armide Westminster  
Elfe Médicis Mary

★

Ton regard, nette ingénue  
Peut bien glacer les désirs  
Haut, j'ai baisé ta cuisse nue  
Brûlante humide de plaisir

★

### *La grande statue*

Modelant mon amour à la roideur de ses seins  
aux railleries de son œil  
aux morsures de sa bouche  
aux fureurs aux moiteurs de ses hanches blessées  
dans la nuit peuplée de charmes  
j'ai signé cette statue dressée  
sur mon passé comblé  
de fer, d'eau pure, d'éclairs brisés.

Mars 1930

★

### *La mémoire*

Une longue perspective d'eaux, d'arbres, de lueurs, avec  
à l'horizon un rideau de brouillard qui avance ou recule,  
une trouble étendue, mais au milieu, là où nous sommes,  
où le soleil donne encore toute sa lumière jaune, voici  
au milieu la terre mouillée où l'on peut du couteau tail-  
ler un bloc chanteur — et que tu soulèves à la force des  
bras et de l'échine, que tu poses sur cette table blanche,  
et que tu entailles juste à l'intersection des diagonales  
et tu y plantes un tesson de verre dangereux comme une  
larme, une fleur séchée et quelques cheveux, et tu l'enla-  
ces d'un linge très pur à l'instant du couchant orange,  
à l'instant où il t'est loisible d'évoquer ton père mort et  
toute une forêt d'ancêtres — (la brume de feu sombre a  
noyé là-bas jusqu'aux plus hautes branches).





*L'inquiétude*

Elle attend, se lève, se mire  
puis elle attend, se lève, se mire  
attend, se lève, se mire  
se lève, se mire  
dans un miroir blanc  
où ses seins blancs  
pointent, se noient et se retrouvent.



U  
ni  
vers  
et rouge



Il fut un temps où je mêlais le feu au sable des couleurs  
une femme s'éveillait au charme d'un ciel de verre  
que sa voix modelait des clartés de la vie.

Le paysage se défait dans la lumière trop vive  
la femme a disparu mais sa voix  
je l'ai suivie et je marche depuis  
vers quel champ mélodieux de parfum ou de neige.



*Hommage*

Je vous chanterai à mi-voix  
touffes humides et tordues  
odorantes touffes bleues  
les sillons secrets de sa chair secrète  
les nourrissent de leur chaleur sous-marine  
ô grand soleil nocturne  
rayonnant les parfums et les rêves  
le paysage s'est rompu comme une pierre gelée  
et je passe au travers



*La provocation*

Livrant aux miroirs la nuit de ses regards  
livrant à la neige le rire de sa bouche  
livrant au sable pur la houle de ses reins  
livrant à l'avenir l'adresse de ses mains  
livrant à tous les vents la pointe de ses seins  
à la fureur le parfum de ses jambes  
aux larmes aux langues folles son ventre faussement  
blessé  
livrant au cri des morsures sa chevelure nouée  
elle est elle n'est plus  
elle renaît de son rire  
de son sang répandu.



Je ne céderai pas la place  
entre mes mains fermées  
entre mes mains ouvertes  
il y si peu  
de différence

★

C'était une nuit  
comme les autres

★

Le soleil ne luit  
pour personne

★

Moins que moins  
Moins que moins  
bergère  
voici venir l'orage  
voici venir la foudre  
gardez vos blancs moutons

★

Monsieur le Marquis de Sade  
je vous tire mon chapeau  
mais ensuite  
rideau

★

Un arbre lourd chargé de fruits obscènes lui offre en guise d'appui son tronc veiné de bleu. Son dos très blanc appuie à peine et cependant si elle se redressait un peu, on pourrait voir sur sa peau de ces traces rouges qui font penser aux morsures ou aux baisers. Maintenant, maigre et pure elle demeure immobile. Il commence de faire froid et c'est ainsi que lentement la pointe de ses seins dressés change de couleur. Ensuite ses genoux plient, bouche ouverte la tête glisse comme entraînée par une ardeur soudaine de la chevelure dénouée et quelle image invisible a-t-elle inventée qui la renverse toute dans ce cri rauque et cette odeur trop chaude de fleur blessée ?

Tout cela dans un décor de branches, de rideaux et de linges épanouis, portes et fenêtres matelassées, à la lumière orange d'une lampe invisible.

★

### *La jeune captive*

La violence à droite et le sarcasme à gauche  
Prisonnière de poings à tout jamais fermés  
L'horizon alentour ouvre sa lumière blanche  
Et elle, au milieu, et les bras prisonniers  
Ses bras blancs bleuissant sous la meurtrissure lente  
Du secret amour des doigts féroces

A droite un visage une tache de sang sur la lumière  
A gauche un visage de terre noire crevassé au feu sourd  
de la haine  
Un visage de plomb un visage de sang

Et elle, au milieu, plus pure que son haleine  
Et son maillot mouillé invisible protège  
Les secrets apparents de son corps

Prisonnière des hommes, prisonnière du ciel, prisonnière  
d'elle-même

Défiant son ombre de pierre  
Elle s'échappe soudain d'un battement de paupières.



Au centre de l'éblouissante chaleur, une salle ombreuse habitée par la fraîcheur d'une faible rumeur d'eau, une salle rafraîchie de silence et d'air pur, et je suis assis là éclairé tendrement par de beaux visages calmes.

Yeux verts, fronts lunaires, chevelures infinies et légères comme l'air qui les porte, lèvres charmantes à peine émues d'un souffle, visages sans corps suspendus pour l'éternité sur leur amour.

Je suis assis là, ils font cercle autour de ma tête, à peine parfois le frémissement d'une tenture ou d'une palme invisible, qui vient approfondir cette musique silencieuse.

Je suis là, l'on dirait pour toujours, — et déjà je me sens m'éloigner sans heurts de cette perfection ténébreuse suspendue au meilleur de moi-même.



Au déclin d'une journée brumeuse qui goûtait la suie et la fièvre, assis dans une chambre obscure et froide, en face d'un mur de ciment où perlait une eau glacée, alors que ma solitude coutumière s'aggravait des signes

de misère et de désastre qu'à cette heure trouble donnait le monde, il m'arriva de songer à des arcades solennelles et légères, à des blocs de pierre calcinée, un peu disjoints et qui s'effritent sous le poids de la lumière, à des ombres très noires imprimées sans bavures sur l'ardeur infinie du sable, à des roses effeuillées sur une vasque sombre et glacée, fleurs défaits, offertes, heureuses, qui ajoutaient leur parfum fragile au silence saturé d'amour.

25 mars 1930



Ta pensée secrète me séduit  
comme au détour du paysage  
soudain deux seins nus en nage  
surpris au bord de la nuit.



Après avoir, au cours d'une vie déjà longue, comparé soigneusement à elle-même la surface changeante de la terre, après maint examen des profondeurs de son écorce, cet homme patient fit choix, en le délimitant de grandes lignes blanches, d'un terrain d'aspect fort ordinaire. L'on dira simplement qu'il était privé de toute végétation, de toute mare, ruisseau, rocaille ou anfractuosités, en somme de tout accident pittoresque, — et que sa situation dans le paysage décoloré par le vent de la mer, était médiocre. L'homme y planta une pierre ronde, en tous points semblable au silex des chemins et attendit patiemment le déroulement familier des saisons. Quand on en fut au déclin des temps chauds, une branche noire et tordue, sem-

blable à un sarment, était sortie de terre avec lenteur. A son extrémité renflée à la manière d'un gland et faite d'une substance molle et indéfinissable, s'ouvrit enfin une souple fente où l'homme, introduisant à peine le petit doigt, cueillit sans effort une émeraude étrangement lumineuse.

Cet homme ensuite s'installa au bord d'une route très fréquentée. Il arrêtait les passants et les pressait de regarder au travers de la pierre brillante. Tous regardaient, et bien que l'on fût au milieu d'une campagne singulièrement pauvre et ravagée, tous découvraient à travers l'émeraude, une jeune femme fort déshabillée qui, dans les profondeurs d'une chambre luxueuse, les yeux clos, les jambes et les épaules gracieusement abandonnées au gré des coussins, se donnait avec application, mille tressaillements et mille grâces compliquées, toutes les joies que l'on peut à soi seul tirer de son corps et des richesses secrètes d'une âme inventive.

29 mars 1930



Quand il fera beau le jour la nuit dans notre cœur et dans les yeux des autres

Quand nous aurons toujours le soleil en plein visage

Quand les murs seront transparents et que nous verrons courir le sang dans les veines des pierres

Quand la tempête aura l'odeur des seins et des roses

Quand l'ombre la misère et le mal se déchireront d'eux-mêmes pour faire place à la femme merveilleuse que nous désirons

— ses seins changent, ses yeux, son visage au gré de la couleur de nos désirs mobiles.



*L'art d'accommoder les restes*

1

les plus  
Ce que je chante vous ressemble  
feuillages sanglants de ma misère  
beaux sourires ont un goût de crépuscule  
sourire de branches sourire de ciel  
sourire de bête sourire de pierre  
sourires perdus au fil de l'air  
l'air si pur me baise sur les lèvres  
et mes lèvres alors s'étonnent  
mes lèvres alors craignent de faillir  
et que l'air ne détonne  
que le sourire ne s'envole  
et j'écris comme je chantonne  
cette chanson triste à mourir  
qui me console de mourir

2

Tiges sanglantes tiges brisées

bouquet sous verre

sombres fleurs empoisonnées

pourtant dehors

l'ardente et folle fille

dégrafe son corsage

et son rire d'orage

fait vibrer les carreaux d'angoisse  
où l'univers se teint de couleurs passionnées

Evidence parmi les évidences  
 mais la plus belle  
 l'heure n'est plus aux songeries incertaines  
 merveilles fuyantes, ombres bleues, toisons, chevelures  
 paysages au fond des eaux, regards, mains d'air pur  
 rêves et souvenirs mollement confondus  
 adieu pour jamais à vos vaines fumées  
 adieu femme des miracles  
 ma main de marbre frappe entre tes deux yeux  
 entre tes seins entre tes jambes  
 ton passé chaleureux se déroule à l'envers  
 et le cri de ta mort  
 le parfum de ton sang  
 qui fleurit et retombe  
 délectable ciguë  
 fait ma joie soudain plus aiguë

Reine des questions et des silences irrités  
 sœur Anne ma sœur Anne  
 après avoir si longtemps cherché  
 heurtant de ton pied fin quelque crâne  
 scellé pour l'éternité  
 tu réveilles ce grand vent de haine  
 mal enchaîné  
 par de fragiles sentences anciennes  
 et dans le paysage réveillé  
 où l'horreur tendrement chemine  
 je guette d'un œil amusé  
 la naissance du cyclone  
 qui broira ta nudité

et mêlera ta chair à la dune  
 au sable sans espoir par mes larmes brûlé.

Avril 1930

★

Seins qui pointent au gré d'une respiration légère sous  
 la soie,  
 jeux de l'air calme dans ces corps endormis qui font et  
 défont la provocation de leurs formes mêlées,  
 perspective vertigineuse des jambes des bras singulière-  
 ment noués,

où fuit où meurt cette hanche  
 et ce parfum secret qui t'affole  
 sombre ou rose  
 elle ou l'autre  
 qui s'abandonne?

9 mai 1930

★

Plonge dans l'air glacé ses deux mains amoureuses  
 Ouvre sur la terre meurtrie ses yeux teintés de songes  
 Promène sur les eaux habitées de rumeurs  
 Un éventail de feu, une image danseuse

10 mai 1930

★

Je me penche, feuillage, je me retourne, oiseau.  
Je me perds, eau glacée, je me trouve, arbre vert.  
Je m'enfuis, silence, je retombe, pluie de flammes.  
Je m'endors, humiliée, je m'éveille, solennelle.  
Je me penche, menteuse, je me lève, danseuse.

Mon ombre dans tes yeux  
fait des pieds et des mains

19 septembre 1930



Chante  
solennelle et brûlante  
vitre brisée  
vers brisé



J'ai vécu sans remords dans la compagnie des monuments  
célèbres

Des étoiles se montraient à toutes les fenêtres  
Des nœuds de cordes compliqués se relâchaient sans bruit  
Le silence était fait d'une lumière cendrée  
et de deux seins de femme qui respiraient la nuit

Le silence était fait d'un écheveau de rues  
d'une lumière cendrée posée comme un remords  
sur deux seins nus de femme par quelque ardeur mue  
qui parcourait la ville avec des cris de mort.



### *Exemple*

Deux fois le jour  
l'horloge brisée  
l'horloge peinte  
la fausse  
donne l'heure  
précise au point  
qui peut vous plaire.



### *L'ignorance*

Ni connaître la ressource  
Mer, ombre, sable, sabre brisé,  
d'une pomme endormie.



### *La troisième dimension*

Une science incertaine  
se précise en ton corps pur  
feuille profonde peuplée d'ailes

La forêt, le ciel te répondent  
et cette onde souveraine  
invisible qui passe  
de la pierre au nuage.



*Ouverture*

Un trou que l'on creuse en plein ciel  
à longueur de journée  
Un spécieux échafaudage de fil blanc  
Un discours cousu des trésors de ce monde  
La pierre les seins l'œuf et la chevelure  
Le banal cède la place.



Un miroir pâteux  
où, ralenties  
poissées  
se prenaient les images.

*Juillet 1942*



*La possédée*

Du feu, de l'or au vert pâle  
à la première étoile  
l'on glisse à la transparence silencieuse  
aux vertus du sommeil.  
Mais la nuit s'anime de crépitements de mitrailleuse  
de clameurs de désastre.  
Au matin l'on retrouve toutes choses en place  
un visage lumineux  
ordinaire.



*L'attente*

à la margelle du puits  
où viennent se prendre les pierres de lune  
toutes nues et brillantes de vérité  
il n'y a pas de miracles  
mais les grâces naturelles.



*Frontière*

Madame  
la mer est vaste  
belle  
sans espérance  
sirène  
ô ma bouée



*La guerre*

J'étais putain à Marseille. Laitreuse au fond de ma chambre noire, au fond de ma ruelle bleue et sentant la cave, tranchée soudain de longs tessons de soleil, un pan de ciel bleu au plus haut de mon regard où passent avec lenteur de grands avions de suie, c'est une fin, une fin incompréhensible, la fin d'une ville, d'un temps, d'une pensée, et dans l'indifférence de sourdes armées en marche, j'insulte, j'insulte.

*1<sup>er</sup> mai 1943*



*Le mouchoir rouge*

Les murailles croulent — éclair noir  
Il ne reste qu'une porte et  
L'arbre des lézardes dressé contre le ciel  
Se met en marche  
Un grand feu de sable l'enveloppe comme  
Un rideau  
Il passe la ligne des cris  
La haie des tranchants  
Les mailles des coups de feu  
Il traverse la musique mortelle  
La femme-comme-un-linge brise  
Son collier lunaire qui  
Roule sur les pentes de l'air maudit  
Les plus sombres villes rient au désastre  
A travers le sang de leur masque  
La mort appelle encore, c'est  
Un tramway fantôme  
Qui grince sous l'orage  
Fleurs-moiteurs  
Un verre se rompt comme  
Le dernier baiser avant  
Le dernier regard au  
Soleil déchirant  
De la jeunesse.



*L'occasion*

Un grand visage vide comme  
un beau tableau noir  
il y inscrit d'abord une bouche  
éblouissante  
puis une profondeur de ciel et de chemins  
avec, au fond, une ville bleuâtre  
remonte ensuite à la surface de  
la mystérieuse écriture :  
angle  
jardin  
chambre nombre regard  
ou pensée de pensée  
monte jusqu'au nuage de feu  
plus tard, il songe aux yeux

3 mai 1943



Le diable sort de sa boîte  
Toeplitz si mon vers boîte  
Cucu qui s'en rira  
«Errera humanum est»  
dit Cornélis Agrippa  
Et lolo heil et lolo là  
Acropole, bouche d'or  
Vidi vici  
Victor





*La ballade de Marie M.*

O plombière merveilleuse  
jaillie de la place Jourdan  
qui fit un enfant obèse

fange, fleurs fanées  
berceau incertain  
de ton bonheur

ton ventre couturé  
tes seins fatigués  
ton grand équipage

sonnent les seaux  
claquent les portes  
Marie  
au vent de la colère

1949

★

*Un peu avant l'aube*

Je ne te connais pas  
je ne t'ai jamais vue  
mais je te regarde avec tendresse  
parce qu'il t'aime  
et ton nom me sera à jamais inconnu

1<sup>er</sup> mai 1952

★

*L'incantation suprême*

cette calme pluie sur la campagne  
que nous avons aimée  
cette pluie lumineuse  
et tu marchais vers moi  
sans me voir  
au fil de la rue familière  
et sur tes lèvres, tes épaules, sur tes hanches  
sur les passants sur les pavés sur les façades ruisselantes  
bougeait un triomphal soleil oblique  
un jour encore, cette pluie sur un toit d'ardoise  
et de zinc déchiré  
cette pluie sur le sable sur les vagues  
sur tes bras nus  
à l'instant où il commence de faire froid  
cette pluie derrière nous dans la cour  
alors que nous regardons sans rien dire  
l'immortelle Mémoire

et dans le noir dans le noir  
après les terreurs de l'orage  
cette immense pluie chantante, délivrée  
avec au fond de l'espace le dernier éclair silencieux  
et dans la tête la parole qui ne sera jamais prononcée

cette immense pluie de souvenirs  
et peut-être aussi la petite goutte brillante  
qui tremble à l'extrême de tes cils et de ton cœur  
et tombe sur ta joue ou sur ma main  
écoute

Georgette  
ô mon amie  
ma grande magie bleue  
Georgette chérie de ma jeunesse.

12 mai 1952



*La Marseillaise*

Bleu blanc rouge  
comme ton doigt si tu te coupes  
bleu comme l'outremer  
ou l'instant de la première étoile  
blanc comme ta nuque  
ou ton épaule



Blanc partout crie vengeance  
pour les yeux usés de la lingère  
et pour les beaux yeux de la vendeuse  
tout le jour sous les cris  
la poussière  
l'atroce lumière blanche  
Blanc partout crie vengeance  
pour les longues marches dans la neige  
dans le sable  
vers on ne sait où  
on ne sait quoi  
Blanc partout crie vengeance  
pour la page vierge que sa blancheur  
défend  
Blanc partout crie vengeance  
pour l'hermine ou le mouton  
égorgés  
pour les vergers au printemps  
pour les songes étranglés  
pour le pain trop blanc  
sur la nappe trop blanche  
Blanc partout crie vengeance



*Hommage à Valery Larbaud*

En mil neuf cent cinq  
la bonne  
tablier brodé grand corset  
sexe mal lavé  
fait couler un bain  
pour le monsieur  
le monsieur barbu à la chemise  
empesée  
qui sent de l'aisselle  
et des pieds



*La grande zone*

Le poignard dans la bouche  
et la langue au fourreau  
au cours des jours sans pain  
au cours aussi des jours sans peines  
de travail en plaisir  
de plaisir en désir  
tout au long de la semaine  
de travaux en désirs  
de plages en lumières  
en forêts, en nuages d'automne  
en pluies basses sur la plaine  
jusque, si l'on veut, la tombe  
entrouverte

*Juillet 1953*



*Watteau, peut-être*

Blanche, longue  
une main, arbre fleur fruit  
exténuée



*A la grande inconnue*

Je ne sais rien de toi  
et toi tu n'en sais davantage.

Voici le silence, un peu d'espace.

Que tourne l'après-midi bleue.

Moi je me tiens dans l'ombre latérale  
et je vis du souffle tranquille

ô magicienne

de ton âme si légère

danseuse

de l'image de ton corps ravagé par l'amour

et de ta pensée

que je ne déchiffre pas.

*Septembre 1953*



CHANSONS A CHANTER

*pour Barbara*

1

*Le grand amour*

Il se penchait sur la nuit de mes yeux  
pour y surveiller les étoiles  
il se penchait sur la lumière de mes yeux  
pour y surveiller les gestes de la vie

il se penchait sur mes lèvres  
pour y surprendre les saveurs qu'elles avaient connues

il se penchait sur mes seins  
pour deviner quels frissons les avaient durcis

il se penchait sur mon ventre  
pour deviner la grande houle des plaisirs effacés

il se penchait sur mes pieds immobiles  
pour retrouver les pistes brouillées

et dans son sommeil que moi j'épiais

dans son sommeil

il se penchait

sur

ses mains

sur ses mains

pour leur reprocher

leur reprocher encore

la joie qu'elles m'avaient donnée

il se mordait les lèvres  
qui m'avaient trop bien goûtée

et les larmes maintenant  
lui brûlaient les yeux  
qui m'avaient trop contemplée

7 septembre 1953

2

*La rencontre*

Je ne pouvais plus  
supporter ses sarcasmes  
il haïssait la peinture de mes sourcils  
et de mes joues et de mes lèvres  
mes sourires bien calculés  
mes œillades bien réparties  
et mon allure si bien balancée  
sur les grands trottoirs lumineux  
de la ville nocturne

Il ne voulait pas entendre  
ma voix brisée  
qui disait : il faut manger  
il faut tenir

Mais un matin de grisaille et de froid  
les cheveux trempés de brouillard  
le visage mal lavé  
sans couleurs et sans poudre  
dans ma pauvre robe tachée, déchirée  
dans mes chaussures éculées  
qui glissaient sur les mauvais pavés  
je l'ai vu venir à moi  
du bout de la rue  
avec un bon sourire  
qui allait jusqu'au  
bout de la vie

18 octobre 1953

★

*Mais osez, osez, osez donc*

Mettons-y le doigt  
mettons-y la bouche  
osez donc  
allons-y

ah! que les nuages  
changeaient bien de couleur  
dans ce ciel d'automne

que le pain blanc  
craquait bien sous le doigt  
osez donc  
allons-y

★

*A Mademoiselle J.L.*

en pensant aux cloches des Dominicaines  
à cet atroce tir aux pigeons  
à ces nuages bordés de rouge  
à la remorque abandonnée  
à la barre du séchoir qui tombait  
à la porte de l'armoire qui criait  
au sourire hypocrite de la patronne  
à la toux que j'étouffais  
pour ne pas troubler votre sommeil;  
en pensant à votre pas de danseuse ou de voyante,  
un pied devant l'autre,  
comme faisait Conrad Veidt  
quand régnait le Docteur Caligari;

en pensant au paysage qu'isolait votre fenêtre,  
et à cette grande nuit d'orage hérissée d'éclairs blancs  
(je savais que nous avions peur ensemble);

mais surtout  
Mademoiselle  
en pensant aux promenades fraternelles  
que j'aurais pu faire  
avec vous

*Octobre 1953*

★

*23 décembre 1953*

France  
ô  
parfumeuse  
  
mais  
la braise  
luit  
sous la cendre

★

Acide, méchante, grossière, laide, impulsive, froide,  
amère, moqueuse, marchande, sombre, nerveuse, repro-  
chante, lointaine, distante, sinistre, pauvre, terne, ancien-  
ne, envieuse, jalouse, ignoble, vieille, agressive, détachée,  
fille, garce, frigide, souffrante

★

*L'Histoire universelle*

Je pense à Socrate  
à Xanthippe  
et à ces mains pures  
  
ces mains de femme  
si blanches  
femme inconnue  
  
tendues par-dessus  
le fleuve d'Héraclite  
l'abîme de Pascal  
le nez de Cléopâtre  
le grain de sable de Cromwell  
les hémorroïdes de Luther  
toute l'histoire enfin  
  
ces mains blanches  
que je n'ai pas  
saisies.

★

*Chanson pour Madeleine*

Bonjour couleurs  
Bonjour chaleur  
Bonjour trois juin  
Bonjour jeunesse  
  
Bergère légère  
moquons-nous du temps  
Bonjour Madeleine



Le pain blanc  
le pain dur  
le pain de ménage  
le pain des anges  
le pain des hommes noirs  
et tristes  
le pain salaire  
d'un sourire  
ou d'une jambe si belle  
ou d'un coup de feu  
ou d'une immense peine  
monotone  
régulière  
aveugle  
au cours des jours  
sans fond



*Complainte de la solitude*

Lucienne  
Lucienne  
Madeleine  
et toi  
Ethery  
Barbara  
Solange  
Rachel  
Emilienne  
et toi  
Suzanne  
Elisabeth

Claude  
Claire  
Laure  
Eugénie  
et toi  
Yvonne  
Jacqueline  
Jacqueline  
et toi  
Denise  
Irène  
Georgette  
et toi  
Reine  
Pierrette  
Isabelle  
Nicole  
Betty  
Marguerite  
et toi  
Magui  
Raymonde  
Betty  
Marie-Louise  
Viviane  
Christiane  
Christiane  
Paule  
Nadia  
et toi  
et toi  
enfin  
dont j'ignore encore le nom  
et l'âme



*Les valeurs établies  
ou  
les bienfaits de l'existence*

Un professeur  
c'est tout de même  
un professeur  
un archevêque  
un archevêque  
un homme riche  
un homme riche  
un industriel lourd  
un industriel lourd  
un maire  
un maire  
une mère  
une mère  
un père  
une paire  
un artiste  
un artiste  
un cœur  
un cœur  
un intestin  
un intestin  
un compte en banque  
un compte en banque  
un voyou  
un voyou  
un con  
suivant son influence  
ou sa fortune  
con

variable comme les phases de la lune  
et puis  
etc etc  
et puis  
toi qui souris  
de tout cela

19 octobre 1954



Aragon Louis  
j'avais dans la paume  
inscrite la lettre M  
je n'ai pas compris



Les victoires, les empires s'effacent  
la misère et les années  
nous restent



Vous ne perdez pas la vie  
mais vous perdez votre  
jeunesse

Je dormais — oui, c'est bien moi — je dormais sur cette pierre de Tolède. Mais il ne fallait pas que je me réveille, il ne fallait surtout pas.

Belle bouche close  
beaux bras fermés  
qui enferment simplement  
tout ce que l'on peut encore  
espérer du monde.

On serre les mâchoires sur l'espérance qu'on a perdue.

Pris à la toile lumineuse de ma fenêtre, j'aimais ce piège à songes.

La foudre est tombée quelque part

La liberté  
le silence  
l'espace d'une allumette

Pourquoi te saisir?  
Mais j'aimais éprouver la pression de mes lèvres  
violente comme mon désir de ne pas te prendre.

La fureur se justifie

Le froid est vraiment un plaisir pour les riches

Tu me ressembles  
seul visage  
tu changes  
fragile au mouvement des heures  
ou si j'interromps le choix  
des lumières.

Dans l'attente de l'instant décisif  
ce mur crayeux nous appuyait



Je pense à vous  
ô merveilles  
à l'abri de mes yeux brisés

L'espérance lassante d'un miracle,  
la fatigue absurde des jours sans lendemain,  
les empêchait de voir  
le merveilleux  
du plus simple des gestes.

Il suffirait, je le sais bien, du  
vol d'un oiseau  
ou du balancement d'un arbre  
pour écarter toute envie de suicide  
Mais à l'aube  
lorsque les oiseaux crient  
j'étouffe d'angoisse.

Les grandes choses se font parfois  
sur une table nue  
au cœur d'un silence sans fêlure

Fuir ne m'était plus possible  
je me livrai à son regard d'enfant

Lire  
et les héros jaillissent  
d'entre les lignes

Les jeux, peut-être, mais pas les ris.

L'alphabet des anciens jours  
est si près de nous

Des mains jointes  
heureusement  
ne sont pas toujours  
des mains qui implorent

L'on attendait un miracle

Il amène gentiment  
un ouvrage dérisoire

Mais non  
tu n'en peux rien

Il y aura peut-être quelque part  
un poêle qui brûle  
un repas  
un lit  
un sourire

Cette pensée sans cesse  
que j'allais mourir

Manier les monstres  
même de carton-pierre  
ne va pas  
sans risque

Et j'entends  
ce piétinement exquis  
sur ce rude pavé  
en plein soleil

Des oiseaux  
simplement des oiseaux  
à la crête du toit  
sur le ciel gris  
à l'aube

Ha!  
regarder passer cette  
bouteille cachetée  
ce message à la mer

Encore un mauvais instant  
de passé

Pour y voir clair  
il faut toujours  
passer derrière le rideau

Les degrés de la  
mélancolie  
peuvent mener en plein ciel

La tête embarrassée  
de projets  
de craintes  
et de songes.

Le jour se lève.

La peur sera payée  
à bout portant

Non, c'est une image d'hiver  
ce n'est pas l'ombre de Lucifer

Un coup de feu  
au cœur de l'été

Des ombres  
des signes  
des emblèmes  
Il restera toujours  
quelque chose

Je procède par éclats

C'est dans tes bras  
détendue, déployée  
que sommeille  
l'humanité

On aboie  
à la mort  
à la vie

L'avenir est  
aux  
autres

Au palais des images  
les spectres sont rois

Chaisière des bois  
clairière des cathédrales

Je t'attends  
je t'attends  
depuis si longtemps

La confiance et la bonté  
parfois  
l'emportent

Marguerite  
tourne le dos

C'était peut-être  
à fleur de visage  
l'inquiétude mêlée à l'espérance

étoile  
au-dessus des cendres  
je te nomme  
phénix

Je ne savais plus  
vraiment  
je ne savais plus  
pourquoi nous avons tant travaillé

Les pauvres s'ignorent

Donner et retenir  
ne vaut

Il suffirait d'abandonner  
la partie et de se  
regarder avec bonté

M'accepterez-vous  
Madame  
ou me laisserez-vous  
parmi les gens d'en face?

Et malgré tout  
le soleil  
luit pour tout le monde

L'approche  
est plus facile  
dans le monde des ombres

J'ai considéré  
ce pauvre miroir où  
ne se prennent  
plus les midinettes  
et je suis parti en  
plaignant  
le triste chasseur enchaîné

De la lutte  
il ne subsistait  
que la haine des sens interdits

L'espoir de devenir un jour  
une épave anonyme

1953

Couteau pour couteau  
je préfère  
ton sourire

Il serait  
beaucoup plus simple  
de regarder  
ton front  
et le mouvement de tes paupières

Nous invitâmes  
deux dames  
pour leur enseigner  
les artifices de l'amour

Fuis si tu veux  
mais au bout du monde  
ma pensée  
te couvre

Il pleuvait à peine  
ce jour-là

Peut-être  
pourrais-tu  
marcher sur la mer?

Entendre encore  
le son de tes pas  
sur la pierre

Tes bras blancs  
m'ont fait penser  
aux serpents

Pourquoi m'as-tu  
reconnu?  
La nuit tombait.

Ton souffle  
me suit à la trace

Ton rire brisé,  
la vague  
qui retombe

Et en fin de compte  
les lèvres sèches  
nous sommes  
tombés là  
dans le sable  
(si l'on veut)  
exténués

Je ne dis  
que ce que  
tu penses

l'or du silence  
et le cœur  
déborde

ô  
mordre la phalange  
de ton auriculaire  
gauche

chérie  
chérie  
il en restera bien  
quelque chose

Il faut toujours garder  
le sabre aiguisé  
et la lèvre sèche

J'attendais  
ton image  
dans le miroir  
d'en face

Autour de  
ton cou blanc  
le collier de  
mes mains nues

La poudre aux moineaux  
se perd dans  
le ciel  
et le cœur brisé  
sur le pavé

Que ne t'ai-je  
rencontrée  
au bord de ce  
paysage

Toucher le  
tranchant de tes  
ongles  
et l'extrême de tes  
cils

Viens  
même si tout est  
perdu

Cette lettre bien entendu  
te fera  
immortelle

Bouge pour moi  
bouge  
paume entrouverte  
et ces fins sillons  
de la peau

Je cherche  
ta main

Je te regarde  
de tous mes doigts

Langue pour langue  
qu'en penses-tu?

*Le miroir la poésie*

Je réfléchis  
non  
je ne réfléchis pas

Il pleuvait ce jour-là  
ô chérie  
sur un monde inconnu

Je crois  
ce que tu es

Je pense à toi  
sans crainte  
sans remords  
et très doucement

comment t'atteindre à travers cette robe  
comment t'atteindre au travers de ton corps

ouvre tes mains  
elles sont vides

ton cœur bat  
que m'importe

mais je tiens à tes nuits à tes jours  
et à la pression  
de tes lèvres

Du collier  
de tes bras  
une perle  
s'échappe

Un grand ciel orageux  
un grand ciel rose et noir :  
Isabelle



Dormir  
dormir  
au long de toi

Je t'attends au coin  
de la rue éternelle

Il faut partir  
partir  
le doigt  
sur les  
lèvres

*Octobre 1953*

### *Correspondance.*

Les objets qui se présentent ici, il vaut mieux tenir pour fortuite leur assemblée, pour regrettable ce coudolement, cet espace limité qui n'est pas à leur mesure.

Mais la page qui dans l'instant les enferme, ne saurait les retenir.

Un peu de craie ou de charbon, quelques caractères d'imprimerie, le jeu de la lumière sur l'écran, sur un nuage — on les voit envahir des étendues désertes ou mal fréquentées.

On les croyait fixés, c'est alors qu'ils échappent.

Ils semblent se dissoudre, ils gagnent la profondeur. Sans doute vont-ils nourrir cette aventure secrète, la seule qui vaille, pour quels effets surprenants, il faudra bien le constater un jour.

L'on n'est pas loin de penser qu'ils affectent ici-même l'apparence la plus pauvre, la plus empêchée.

L'on dirait d'un encouragement à qui pousserait la complaisance jusqu'à les aider à s'accomplir.

Il importe d'ailleurs qu'il en soit ainsi.

Il convient aussi de mettre en garde : leur manipulation ne va pas sans quelque danger.

*19 octobre 1925*

**Ne vous LAMENTEZ plus sur**

**LA**

**MISÈRE**

**DE VOTRE**

**VIE**

**MAIS**

**VOLEZ ou ACHETEZ**

**UN BON**

**MIROIR**

**IL VOUS AIDERA**

**LE**

**MATIN**

**A**

**INVENTER**

**QUELQUES ACTIONS**

**A VOTRE**

**MESURE**

**VÉRITABLE**

**N'OUBLIEZ PAS  
DANS  
CETTE  
VILLE**

**L'ON PEUT SE PROCURER  
SANS DIFFICULTÉ  
DES  
PISTOLETS AUTOMATIQUES  
ET  
DES  
MACHINES PARLANTES**

**MÉFIEZ-VOUS**

**LE  
SILENCE**

**SE  
RAFRAICHIT  
VOLONTIERS  
DE  
PAROLES BOUILLANTES**

**POUSSEZ LA PORTE**

**LE**

**SOLEIL**

**EST**

**A**

**L'**

**INTÉRIEUR**

**VOUS AVEZ**

**LA**

**VUE BASSE**

**MAIS N'ACHETEZ**

**PAS**

**DE**

**LUNETTES**

**MENTEZ**

**3**

**FOIS**

**PAR**

**JOUR**

**POUR**

**Y**

**VOIR CLAIR**

**LA BOUCHE  
LES YEUX  
LA LANGUE  
LA LUXURE  
ET  
LE RIRE**

**V  
O  
Y  
E  
Z**

**AU  
BORD  
DU  
VIDE  
CES  
MAINS  
CES  
LÈVRES  
A  
L'  
IMAGE  
DE  
VOTRE  
AMOUR**

**E  
N  
F  
I  
N**

**VOS  
OREILLES**

**VOUS ÉCOUTENT**

**VOS  
YEUX**

**VOUS ÉPIENT**

**FUYEZ**

**VOS  
MAINS**

**VONT VOUS**

**SAISIR**

**MORDEZ**

**VOUS**

**LA LANGUE**

**VOUS**

**TROUVEREZ**

**LE**

**goût**

**du**

**sang**

**VOS  
YEUX MORTS**

**VOS  
MAINS SANS CHAIR**

**VIEILLARDS**

**IL  
VOUS**

**RESTE**

**L'  
AMOUR**

**VOS  
MAINS**

**DES  
MAINS**

**LES  
ATTENDENT**

**OÙ**

**VOS  
MAINS**

**NE**

**SONT  
PAS**



**TOURNEZ**

**A**

**G  
A  
U  
C  
H  
E**

**D  
R  
O  
I  
T  
E**

**MAIS**

**L'ON N'ARRIVE**

**JAMAIS**

**PRENEZ  
A DEUX MAINS**

**LA**

**TÊTE**

**INCONNUE**

**C'**

**EST**

**AU FOND**

**DE SES**

**YEUX**

**OUVERTS**

**QUE L'ON VOIT**

**LES PLUS BEAUX**

**NAUFRAGES**

L'  
OPÉRATION  
A  
RÉUSSI  
C'  
EST  
LE  
MALADE  
QUI  
MEURT

L'  
intérieur de votre tête  
n'est pas cette  
MASSE  
GRISE et BLANCHE  
que l'on vous a dite  
c'est un  
PAYSAGE  
de SOURCES et de BRANCHES  
une  
MAISON de FEU  
mieux encore  
la  
VILLE MIRACULEUSE  
qu'il vous plaira  
d'  
INVENTER

L'  
OPÉRATION

A  
RÉUSSI

C'  
EST  
LE  
MALADE

QUI  
MEURT

L'  
intérieur de votre tête  
n'est pas cette  
MASSE

GRISE et BLANCHE  
que l'on vous a dite

c'est un  
PAYSAGE  
de SOURCES et de BRANCHES  
une  
MAISON de FEU  
mieux encore

la  
VILLE MIRACULEUSE  
qu'il vous plaira  
d'  
INVENTER

**SECS**  
**COMME LE**  
**BOIS**  
**VOUS**  
**FLAMBEREZ**  
**CLAIR**

**LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS**

S  
A  
P  
  
S  
U  
O  
V  
  
Z  
E  
I  
R  
E  
F  
  
E  
N

**POURQUOI**

LES  
**POISONS**  
SONT FAITS  
POUR LES  
**CHIENS**  
MAIS AUSSI  
LES  
**POISONS**  
NE SONT  
**PAS**  
FAITS  
POUR  
LES  
**CHIENS**

VOTRE  
**TÊTE**  
TREMPÉE  
DE  
**VENT**  
VOUS  
**ÉTOUFFEZ**  
AU  
FOND  
DE  
VOTRE  
**TÊTE**

**?**

**DITES**

**quel AGE**

**quel AGE VOUS**

**DONNEZ-VOUS**

**CE SOIR**

**DITES-VOUS BIEN**

**QU'IL  
FAUT**

**LA  
PLUIE**

**ET**

**LE  
SOLEIL**

**POUR  
TENDRE**

**L'**

**ARC-EN-CIEL**

**LES  
IDÉES  
N'ONT PAS  
D'  
ODEUR**



ET POURTANT CE N'EST QU'UN

**S**

|

**VOUS  
CONTINUEZ**

**S'ENVOLENT  
OISEAUX  
LES**      **NOUS  
VENT  
LE**      **RESTE**

**DÉNOUEZ      LA CHEVELURE  
LA CHEVELURE      DÉNOUÉE**

**ET  
LES  
YEUX  
FERMÉS  
QUI S'  
ALLUMENT**



IL Y A  
DES GENS  
QUI ONT UN  
**AIR**  
DE  
**LIBERTÉ**  
SUR LES  
**LÈVRES**  
ET QUI NE SONT PAS  
**NÉCESSAIREMENT**  
DES  
**ASSASSINS**

TENTEZ  
DE  
PRENDRE  
L'  
**AIR**

REGARDEZ  
AUTOUR  
DE VOUS  
REGARDEZ  
DANS  
VOTRE  
MIROIR  
CE  
**MORT**  
CES  
PAUVRES  
**MORTS**  
QUI  
SONT  
**MORTS**  
DE  
**BONHEUR**

**RIEN**

**MAIS**

**RIEN**

**QUI SOIT**

**RIEN**

**AUTOUR DU SQUELETTE**  
fragile  
**LES MUSCLES**  
gorgés de sang  
**PESANTS AGILES**  
fructifient.

**LES HANCHES**  
portent les secrets  
du ventre  
glorieusement.

**LES VEINES**  
se rencontrent  
au point  
le plus  
bleu  
de la peau.

**LA POITRINE**  
s'ouvre  
sur  
la crosse ardente  
du cœur.

**LA PEAU**  
sensible  
est précieuse  
comme  
l'ŒIL.

**LA TÊTE**  
et sa chevelure  
de nerfs  
rouges.

**LES ARTÈRES**  
toujours tendues  
de la  
discorde.

**LES POUMONS**  
pommes du ciel  
aériennes  
bien gonflés  
nous entraînent.

**LES JAMBES**  
agiles  
clairvoyantes  
viennent  
à notre rencontre.

**L'EAU VERTÉBRALE**  
est plus limpide  
que l'eau  
des yeux.

**LES CHEVEUX**  
et les cils  
veulent  
s'ignorer.

**LES LÈVRES,**  
les joues,  
les mâchoires  
et les dents  
le  
**COU**  
les supporte.

**LES TEMPES**  
les jambes  
le phosphore  
et le fer.

**NOTRE CORPS**  
nous propose  
une algèbre  
qui ne comporte  
aucune  
solution.

**LA DENT**  
que l'on fore  
s'échauffe  
si vite  
qu'il faut,  
pendant le travail,  
la refroidir  
d'un fin  
jet d'eau  
glacée.

Agrippant  
la  
muraille,  
les  
**ONGLES**  
se  
retournent.

**LES PAROLES**  
de votre corps  
vous montent  
à la tête.

Un  
mince  
filet de sang  
arrose  
chaque  
mot.

**L'**  
**ATTENTION**  
attirée  
à la pointe dressée  
de vos doigts  
fleurit  
d'étincelles  
vos  
moindres  
signes.

**MAIS**  
au fond  
des  
**CHAIRS ROUGES**  
se meut  
agile  
un  
fin  
**SQUELETTE**  
de  
**LUMIÈRE.**

**LES OS AILÉS**  
plus vifs  
que le  
sang.

**UN PLEIN PANIER**  
de viscères bleus.

**LES ÉPAULES**  
les bras  
et les  
mains  
sur les  
seins  
rouges  
de l'amour.

**L'OBSCURE**  
et chaude  
chair,  
blanches  
étincelantes,  
secrète  
dans le silence  
nos  
plus pures  
pensées.

**LES ONGLES DRESSÉS**  
et l'oreille attentive  
tout  
peut venir.

**VOTRE**  
corps endormi  
sa  
plus  
lointaine  
sa  
plus  
secrète  
**PROFONDEUR**  
**OUVREZ LES YEUX**  
**PENCHEZ-VOUS**  
sur  
ce  
**SIGNE.**

**CHAUDES**  
touffues  
les  
**VEINES**  
se  
tranchent  
facilement.

**L'ŒIL BLESSÉ**  
saigne  
toutes  
ses  
images.

**BELLE**  
**MAIN FINE**  
**PERCÉE**  
**DE**  
**CLOUS**

**DE GRANDES FORMES BLANCHES**  
un peuple d'hommes et d'oiseaux  
habitent  
votre  
langue.

1932

APHORISMES

L'ŒIL SANS LARME

1

UN PAS EN AVANT  
UN PAS EN ARRIÈRE

VOS  
**PAS INDÉCHIFFRABLES**  
SONT  
RÉSOLUS

2

VOS BRAS BLANCS  
**DÉNOUENT**  
VOS TORTUEUSES  
**PAROLES**

3

FEMMES  
VOTRE MENSONGE  
**ÉCLATE**

C'EST  
UN SOURIRE  
**ROUGE**



4

**DU SANG**  
SUR VOS MAINS  
**DU SANG**  
SUR VOS LÈVRES  
MAIS AU TRAVERS  
VOTRE VOIX PURE

5

VOTRE BOUCHE  
VOTRE BOUCHE  
TREMBLE  
DU TOUT DERNIER  
DÉSIR  
LA DERNIÈRE MURAILLE  
CROULE  
PRENEZ GARDE  
DES YEUX S'OUVRENT  
**VOUS ÊTES EN FACE DE VOUS**

*21 décembre 1926*

*éprouvons nos regards :*

**attention, ilsuf  
firaitd'unpeud'  
attentiond'un  
emainlibrede  
quelqueadres  
sepourjoindre  
d'untraitpurle  
straitséparsd  
uplusbeauvis  
agedumonde.**

S S E B E I  
I E P O V E  
T E O R E N  
A I S D S S  
P C E D O T  
E I A U U O  
N S U R V I

U E  
E H C U O B A S  
V E M S E D T E S  
O M S E D T E S  
S E S R E G A R  
D U C E V I A J  
E D

# SILENCE

U qui monte  
D de la TERRE

AUX

PREMIÈRES

ET O

ILLES

Voici

c'est la vague de cristal vert qui ne retombe jamais

TENDEZ LE DOIGT  
VOUS  
TOUCHEREZ  
CE  
QU'IL  
Y  
A  
AU  
FOND  
DES  
YEUX  
OUVERTS

TOURNEZ  
A GAUCHE  
TOURNEZ  
A DROITE  
VOUS TROUVEREZ  
L'OISEAU  
AU FOND DU  
C  
O  
U  
L  
O  
I  
R

CE  
BOULEVARD  
ENCOMBRÉ  
DE  
MORTS  
REGARDEZ  
VOUS  
Y  
ÊTES

Il suffit d'  
UN INSTANT  
pour se décider  
à  
VIVRE  
à  
MOURIR

L'EAU  
n'est pas  
si transparente  
qu'elle ne cache  
POISSON D'OR  
une  
PENSÉE SECRÈTE

TROUVEZ  
donc  
aux  
PAROLES  
la  
saveur  
d'une  
BOUCHE

SA  
BOUCHE  
éclate  
en  
RIRES  
à  
chaque  
battement  
du  
CŒUR

LES SIGNES  
sur l'étang  
des temps  
à venir

DÉSERT  
comme le  
feu  
les yeux  
les jeux  
solitaires

LA  
VILLE  
TOUT ENTIÈRE  
est moins lourde  
au creux de votre  
main  
que la plus légère  
d'entre vos  
pensées

L'ARGENT JOUÉ  
UN COUP DE REVOLVER  
N'ARRANGE  
RIEN

L'AMOUR PAYÉ

A  
la  
lumière  
de ses  
seins  
la  
rue  
la  
moins  
sûre  
n'est  
pas  
celle  
qu'on  
pense

La  
balance  
des  
sept  
péchés  
capitaux  
sensible  
commode  
pèse  
toute  
chose  
à  
son  
juste  
poids

Perfide réel  
PAIR

IMPAIR  
elle perd,

voisine  
des  
nuages

**LA GAINÉ**  
**DU**  
**SCANDALE**  
**NE**  
**TROUBLE**  
**PLUS**  
**PERSONNE**

**IL  
FAUT  
PENSER  
A  
TRAVERS  
TOUT**

**A  
L'HUMOUR  
A  
LA MORT**

**IL  
S'AGIT  
MAINTENANT  
DE  
TIRER  
LE  
FEU  
D'ARTIFICES**

**JE  
NE SUIS  
L'  
ALPHA  
NI L'  
OMÉGA**

**UN COUP DE QUEUE  
JAMAIS  
N'ABOLIRA  
LE HASARD**

**VAINCRE  
ET  
MOURIR**

**UN SOU  
VAUT  
MOINS  
QUE  
DEUX  
TU L'AURAS**

**IL  
FAUT  
QU'UNE  
DAME  
SOIT  
OUVERTE  
ET  
FERMÉE**

**ENTRE  
CE QU'ON DIT  
ET  
CE QU'ON PENSE  
IL Y A  
TOUJOURS  
UN SI GRAND ESPACE**

**FEMME  
BIEN  
ARROSÉE  
BONNE  
JOURNÉE**

**N'OUBLIONS  
PAS  
LES BAISERS  
LAMOURETTE**

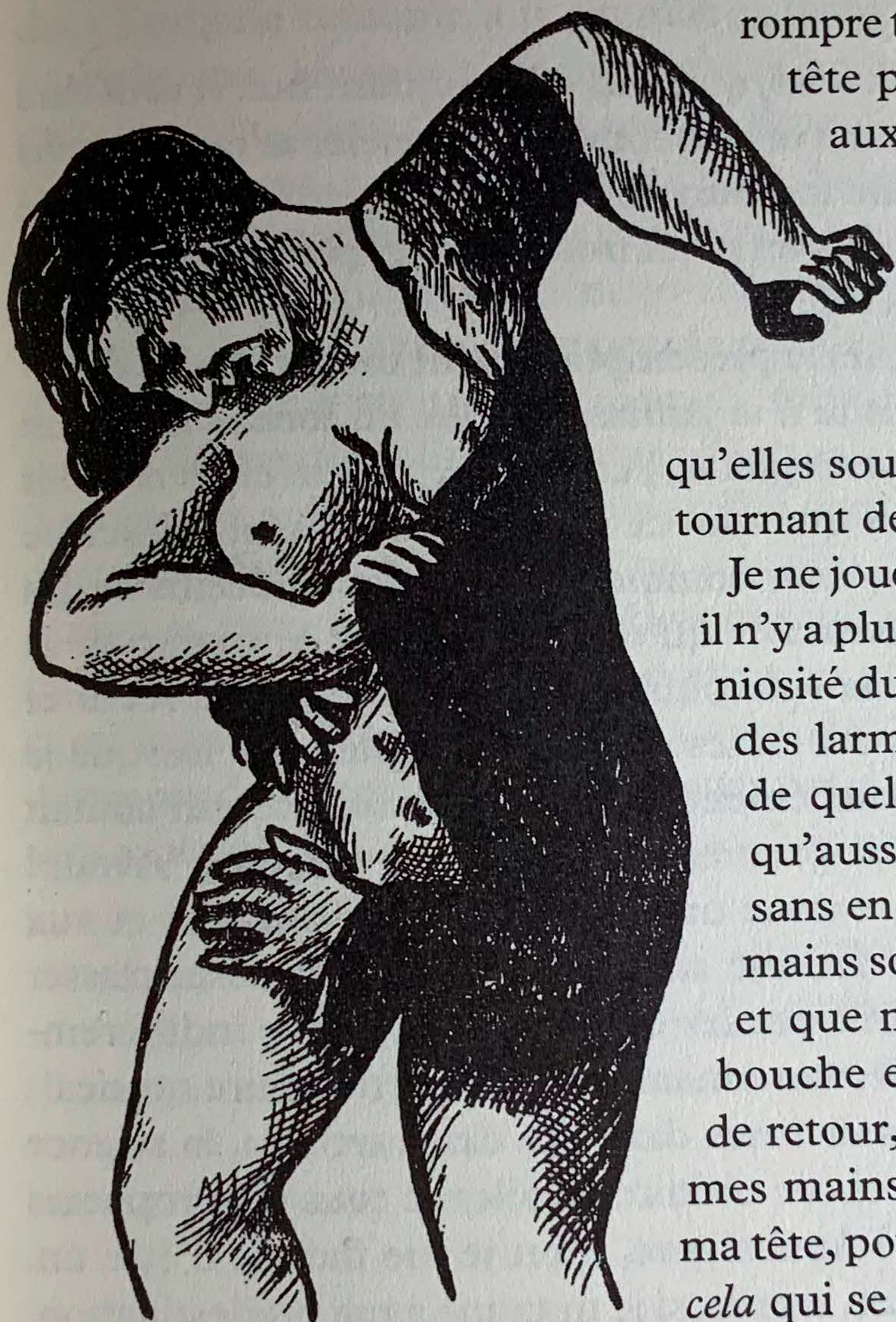
**ON SAIT  
CE QUE  
PARLER  
VEUT  
RIRE**

**COMME ELLE  
ÉTAIT  
TRÈS BELLE  
ILS LA BAISAIENT  
ALTERNATIVEMENT**

*1926-1955*



## L'AUBE DÉARMÉE



TA voix peut bien monter pour rompre tous les charmes, cette tête pourtant tient encore aux épaules, tes mains n'ont pas perdu les bras dont elles vivaient, elles n'ont pas encore gagné la terrible liberté qu'elles souhaitent si souvent, au tournant des mensonges.

Je ne jouerai plus avec les mots, il n'y a plus d'espace pour l'ingéniosité du rire, pour l'agrément des larmes ; je ne jouerai plus de quelques idées si souples qu'aussitôt elles se retournent sans en avoir l'air ; et que mes mains soient nues maintenant, et que mes mots quittent ma bouche et ma tête sans espoir de retour, et que je sois libre de mes mains, de ma bouche et de ma tête, pour ceci, pour cela, pour *cela* qui se passe à peu près de ce qu'il faudrait dire.

Paru dans *Distances*, n° 3, Paris, avril 1928. Ce texte accompagne un dessin homonyme de Magritte, dont le titre fut proposé par Paul Nougé. Le peintre en tirera par la suite un tableau intitulé *Les Jours gigantesques*, titre à l'initiative cette fois de Louis Scutenaire.

RENÉ MAGRITTE,  
*L'AUBE DÉARMÉE*, 1928.  
© ADAGP, PARIS, 2017.



## AVERTISSEMENT

ON le sait, notre société n'est plus très sûre d'elle-même.

Tout devrait la porter au désespoir; et pourtant, elle n'est pas décidée à périr.

Elle épie la marche obscure de son mal, ce mal qu'elle engendre et aggrave inlassablement, sans soupçonner qu'il est inhérent à sa nature même<sup>1</sup> et que, s'il doit finir, ce sera avec elle.

Elle invente des remèdes et des armes, elle tâche à les approprier aux périls nouveaux qu'il lui arrive de découvrir. Elle semble faire toute confiance à un système de répressions singulièrement perfectionné et quasi-automatique. Mais chaque jour elle constate qu'il lui faut remettre au point cette puissante machine.

Cependant, elle ne boude pas à l'ouvrage. Elle ne se contente plus de tirer parti des mauvaises rencontres. Elle s'efforce de prévoir. Et le fait est qu'elle a prévu bien les choses, depuis les faux-monnayeurs jusqu'au salut au drapeau, en passant par les faiseuses d'anges, les cadavres inconnus, la sainte eucharistie et les petits journaux érotiques.

C'est ainsi que nulle équivoque bientôt ne sera plus possible; cette société suprêmement avertie obligera chacun d'entre nous à savoir clairement s'il se range parmi ses très-fidèles soutiens ou parmi ses adversaires irréconciliables.

J'estime qu'il faut hâter l'instant de cette mise en demeure. Je n'hésiterai jamais à dévoiler les négligences et les inconséquences d'une tactique répressive qui ne saurait aller sans quelque défaut, quelque fissure infime mais pourtant suffisante pour assurer dans l'avenir sa totale ruine.

Nos maîtres ont parfois l'oreille un peu dure, la vue un peu courte. Et comment ne pas s'étonner si certains peintres, sous l'œil indifférent des juges, des prêtres, des penseurs et des policiers, commettent des attentats à la sûreté publique au regard desquels les faux billets, les chalumeaux perce-coffres, la dynamite elle-même, pourraient sembler quelque jour assez inoffensifs et quelque peu ridicules?

Paru dans *René Magritte*, Bruxelles, salle Giso, février 1931, pp. 3-12.

Ce texte fait office de préface au catalogue de la première exposition de René Magritte à Bruxelles après son retour de Paris.

1. L'on peut se dispenser d'insister sur ce point et renvoyer le lecteur aux nombreuses études marxistes qui donnent à ce propos toutes les précisions désirables.

L'ŒIL SANS LARME

1

UN PAS EN AVANT  
UN PAS EN ARRIÈRE

VOS  
**PAS INDÉCHIFFRABLES**  
SONT  
RÉSOLUS

2

VOS BRAS BLANCS  
**DÉNOUENT**  
VOS TORTUEUSES  
**PAROLES**

3

FEMMES  
VOTRE MENSONGE  
**ÉCLATE**

C'EST  
UN SOURIRE  
**ROUGE**

4

**DU SANG**  
SUR VOS MAINS  
**DU SANG**  
SUR VOS LÈVRES  
MAIS AU TRAVERS  
**VOTRE VOIX PURE**

5

VOTRE BOUCHE  
**VOTRE BOUCHE**  
TREMBLE  
DU TOUT DERNIER  
**DÉSIR**  
LA DERNIÈRE MURAILLE  
**CROULE**  
**PRENEZ GARDE**  
DES YEUX S'OUVRENT

**VOUS ÊTES EN FACE DE VOUS**

*21 décembre 1926*

IL FAUT PENSER

A TRAVERS TOUT

# CARTES POSTALES

Que l'on veuille imaginer  
une petite collection illustrée  
sans malice.

Et s'en servir.

Ces cartes conviennent à  
tous, à nos ennemis, à nos  
amis.

On le sait, il n'y a plus  
d'indifférents.

## *Music-hall*

Les épaules et les hanches  
dansaient à damner les anges  
dans un vertige de couleurs  
au gré de trente projecteurs



## *Bella*

Souviens-toi de ce prodige  
Bella plongeuse au fond de l'eau  
meut en guise de vertige  
son éventail chargé d'oiseaux.



## *Nageuse*

Le jeu secret des ressemblances  
se dévoile à l'œil expert  
d'une tortueuse cadence  
joignant ces mains à la mer



*Dormeuses*

Les princesses du sommeil  
s'étendent sur les nuages  
et s'enfoncent à la nage  
dans l'écume du soleil



*Les quatre demoiselles*

La perfide et la rouée  
la précieuse et la pâmée

— les jeux menés par la raison  
s'abattent au gré des saisons



*Tylda*

Je suis assise sur ta bouche  
sur tes regards sur tes mains  
je suis l'envers de ton destin  
si tout entière tu me touches



*Miroir*

Ouverte au jeu des mirages  
équivoque immensité  
pure ici de n'exister  
qu'à la merci d'un visage.



Patient comme un agneau  
et blanc comme un oiseau  
le petit chat au bord de l'eau  
pêche l'image d'un bateau



Le perroquet de ma voisine  
mange une branche de persil  
et le phono de mon voisin  
vient d'écraser la queue du chien ;  
le malheur pleut sur notre ville.



*Simone*

Simone le sourire charmant  
où s'éveille ton visage  
comment croire à ce présage  
autant en emporte le vent



*Petit miroir*

Un peu d'ombre et de couleur  
Eau sombre, belle eau claire  
Un regard qui l'éclaire  
Tel sourire tel bonheur



Jeux dans les airs  
yeux sur les ailes  
l'oiseau sans peine  
la mer sans veines  
le feu le sang et l'eau  
votre amour s'en va sur l'eau

1924

*L'esprit d'à-propos*

Un paveur arrachait les pavés d'une ruelle. Il la pavait ensuite, puis enlevait tous les pavés. Il se remettait à paver quand on l'interrogea sur la raison de son ouvrage.  
— Les oiseaux chantent, répondit-il.



*Puissance du langage*

Ménalque écrivait à sa table. Entre un importun.  
— Ménalque vient de mourir, lui dit-il.  
Il dit et meurt.



*Beauté des apparences*

Un jeune homme pauvre se décide à abrégier l'existence de son oncle, un peu longue à son gré. Il confectionna donc un pâté empoisonné. C'était un bien beau pâté.  
Mais ensuite il le mangea.





### *Présages*

Les poissons descendent la rivière en chantant à tue-tête ; il fera beau demain.



### *Maxime*

Rien ne manque au mensonge que de s'ignorer.



### *Autre maxime*

Le silence ne se ressemble jamais.



### *Réconfort*

Le pain, le vin et la salade  
en vérité, délicieux aliments  
suffisent à rendre malade  
un colonel, un régiment.



### *Proverbe*

Père du roquet  
le perroquet  
s'il parle bien  
tant vaut le chien.



### *Parabole*

Un coureur courait après son ombre. Il cherchait la vérité.



### *Apologue*

Je l'ai réduit au silence  
dit le censeur certain soir  
honne soit qui mal y pense  
il parlait à son miroir.



### *Miracle*

Un poisson chantait tout bas  
Au fond de la cheminée  
Il en vint des tas, des tas  
Tu bénissais la marée.



*Pour prendre congé*

Le somme à conter debout  
n'y comptez plus, je l'abandonne  
aux mains pures, aux mains de fous  
je n'y suis, moi, pour personne.

1925

*L'esprit d'à-propos*

Un paveur arrachait les pavés d'une ruelle. Il la pavait ensuite, puis enlevait tous les pavés. Il se remettait à paver quand on l'interrogea sur la raison de son ouvrage.  
– Les oiseaux chantent, répondit-il.

\*

*Puissance du langage*

Ménalque écrivait à sa table. Entre un importun.  
– Ménalque vient de mourir, lui dit-il.  
Il dit et meurt.

\*

*Beauté des apparences*

Un jeune homme pauvre se décide à abréger l'existence de son oncle, un peu longue à son gré. Il confectionna donc un pâté empoisonné. C'était un bien beau pâté.  
Mais ensuite il le mangea.

\*

*Présages*

Les poissons descendent la rivière en chantant à tue-tête; il fera beau demain.

\*

*Maxime*

Rien ne manque au mensonge que de s'ignorer.

\*

*Autre maxime*

Le silence ne se ressemble jamais.

\*

*Réconfort*

Le pain, le vin et la salade  
en vérité, délicieux aliments  
suffisent à rendre malade  
un colonel, un régiment.

\*

*Proverbe*

Père du roquet  
le perroquet  
s'il parle bien  
tant vaut le chien.

\*

*Parabole*

Un coureur courait après son ombre. Il cherchait la vérité.

\*

[MAXIME] 625

Parus dans *L'Expérience*  
*continue*, pp. 23-26.  
Ces poèmes, aphorismes et  
petits textes en prose semblent  
provenir d'une expérience  
menée avec le musicien  
Paul Hooreman (1903-1977),  
qui participa un temps  
à l'aventure de *Correspondance*.  
Marcel Mariën les fait égale-  
ment figurer sous le titre général  
de "Cartes postales".

*Apologue*

Je l'ai réduit au silence  
dit le censeur certain soir  
honne soit qui mal y pense  
il parlait à son miroir.

\*

*Miracle*

Un poisson chantait tout bas  
Au fond de la cheminée  
Il en vint des tas, des tas  
Tu bénissais la marée.

\*

*Pour prendre congé*

Le somme à conter debout  
n'y comptez plus, je l'abandonne  
aux mains pures, aux mains de fous  
je n'y suis, moi, pour personne.